

Bibliothèque illustrée  
des  
**HISTOIRES**

ANDRÉ CHASTEL  
**Le sac de Rome,  
1527**



**Gallimard**

Extrait de la publication













## PRÉSENTATION

Titien, en visite à Rome à la fin de 1545, fut ébloui par ce qu'il découvrait et en fit part à l'Arétin. Il reçut de lui une lettre célèbre, à la fois ironique et amicale, où on lit :

Vous regrettez aujourd'hui que l'envie d'aller à Rome ne vous soit pas venue vingt ans plus tôt ; je le crois volontiers. Si vous êtes ébloui par ce que vous y découvrez maintenant, qu'auriez-vous fait en la voyant telle que je l'ai laissée<sup>1</sup> ?

Cette ville qui fascine le Cadourin sous Paul III, que ne l'a-t-il connue sous Clément VII ! Le poète-journaliste avait quitté Rome en octobre 1525 ; les derniers mois de son séjour avaient été assez agités, avec l'affaire des « *sonetti lussuriosi* », le conflit avec le dataire Giberti, la rixe où il avait failli laisser la vie. Mais l'Arétin gardait de la Rome « clémentine » disparue au printemps de 1527 un souvenir inoubliable et profond. Fixé pour toujours à Venise, heureux et actif autant qu'il est possible, le « *flagello dei principi* » sait qu'on a déjà oublié ce que fut la Rome merveilleuse de sa jeunesse.

1. « *Or che vi dolga che il gricciolo, venutovi adesso di trasferirvi a Roma, non vi venne venti anni fa, molto ben ve lo credo. Ma, se ve ne stupite nel modo che la trovate adesso, che areste voi fatto vedendola ne la maniera che la lasciai io ?* » *Lettere sull'arte di Pietro Aretino*, éd. F. Pertile et E. Camesasca, 4 vol., Milan, 1957, n° CCLXIV, vol. II, p. 106. On trouve plus d'un écho des « horreurs » du sac dans l'œuvre de l'Arétin, le plus marqué se trouve dans la seconde journée du *Dialogo* quelque peu licencieux de la Nanna et de la Pippa (1536) : « Io ti narrarò come la imperadrice del mondo diventò serva di gli Spagnuoli... », éd. G. Davico Bonino, Turin, 1975, p. 232 sq.



La catastrophe de 1527 avait atteint une ville où les artistes pullulaient, où les choses de l'art étaient partout en évidence. Vasari eut l'occasion de mentionner souvent dans son recueil de biographies (1550) les conséquences du sac sur les carrières des artistes. Nous en tirerons bientôt parti. Ce qui nous retiendra d'abord, c'est la manière dont il présente les choses, par exemple dans la vie de Pierino del Vaga : « En 1527 survint le désastre de Rome ; cette cité fut mise à sac, beaucoup d'artistes disparurent et beaucoup d'œuvres d'art furent détruites ou emportées<sup>2</sup>. » Les indications de l'historien suffiraient à rappeler que la péripétie politique et militaire de mai 1527 a entraîné une dispersion, on a même dit justement une « diaspora », des artistes majeurs du moment. Il faudra y insister, car le phénomène n'a été sérieusement examiné que depuis peu<sup>3</sup>. Son importance tient au fait qu'il y avait à Rome autour de 1525 des développements nouveaux et, pour s'en tenir à la peinture, les prémices d'un style original, tout de subtilité, de grâce et de sophistication, dont l'Arétin, comme beaucoup d'autres, avait gardé la nostalgie. Il faut peut-être s'interroger de plus près sur ce que l'accident historique a brisé.

Sur un plan plus général, Jacob Burckhardt, au siècle dernier, a bien vu, comme d'ordinaire, la force de rupture de l'événement. Il saisit ses conséquences à longue distance dans le temps : « Un fait considérable, dit-il, va sortir de la dévastation de Rome, à savoir une restauration à la fois spirituelle et temporelle<sup>4</sup>. » Le choc de 1527 avait bouleversé tant de choses qu'on ne pouvait reconstruire qu'avec de nouvelles perspectives. En rendant nécessaire le Concile (proclamé dès 1536, réuni à Trente après 1545) et le mouvement de Réforme catholique, le sac aurait

2. G. VASARI, « Vita di Pierino del Vaga » dans *Le Vite...*, éd. Milanesi (désormais citée : VASARI), vol. V, p. 611.

3. Développant les observations convergentes de G. BRIGANTI, *Il Manierismo italiano*, 1<sup>re</sup> éd., Rome, 1945, trad. franç., Paris, 1962, et de S. FREEDBERG, *Painting in Italy, 1500-1600*, coll. « Pelican History of Art », 1970, nous proposerons plus loin la notion de « style clémentin ».

4. J. BURCKHARDT, *Die Kultur der Renaissance* (1860), trad. franç., Paris, 1958, I, chap. x. M. CREIGHTON, *History of the Papacy*, vol. VI, Londres, 1894, conclut sa longue étude par l'évocation du sac de 1527, qui marque pour lui la fin d'une époque et le début de la Contre-Réforme.

donc provoqué l'évolution qui à long terme a fait basculer l'Église et l'Italie de la haute Renaissance au baroque. Cette vue n'est pas fautive, même si elle omet trop de facteurs ; mais ce n'est pas exactement la nôtre. Elle saute une étape : celle des circonstances et du retentissement immédiat de la chute de Rome, où nous avons beaucoup à apprendre. Le problème n'est pas en effet celui du baroque, mais du maniérisme, comme l'a bien reconnu dès 1945 Giuliano Briganti<sup>5</sup>. La culture romaine prenait autour de 1525 un ton nouveau ; le sac provoqua la dissémination d'un style qui « cesse d'être l'apanage exclusif des villes de Florence, Sienne ou Rome ». Il ne s'agit de rien moins que du Parmesan, du Rosso, de Polidoro, de Peruzzi, de Pierino del Vaga. Les mouvements précipités provoqués par les événements de mai 1527 ont conduit à l'« européanisation » du maniérisme<sup>6</sup>. Elle se préparait. La catastrophe a tout accéléré. L'abbé Lanzi avait déjà noté quelque chose de ce genre<sup>7</sup>.

Le climat romain de 1525 devait son éclat à une convergence exceptionnelle de talents, à un mouvement qu'intensifiaient le heurt des personnes et des ambitions, la chaleur d'une culture maintenant sûre d'elle-même, une liberté de mœurs et de parole assez exceptionnelle — il n'est que de relire les chapitres correspondants de Cellini<sup>8</sup>. Mais c'est là, à coup sûr, ce qui donnait la nausée à tant d'observateurs, de visiteurs et de résidents étrangers, clercs ou laïcs. Clément VII pouvait être un pontife d'une grande dignité ; c'est sous son règne que les critiques contre la corruption romaine arrivèrent à l'irréparable. Elles remontaient loin, elles étaient même de tradition, en quelque sorte, dans le

5. *Op. cit.*

6. S. FREEDBERG, *op. cit.*, p. 165.

7. L'abbé LANZI, *Storia pittorica dell'Italia*, Bassano, 1789, pp. 243-244, a surtout observé la dispersion de l'école de Raphaël : « Felici le arti se Clemente com'ebbe il genio, così avesse avuto i be' giorni di Leone. Ma le guerre, le pestilenze, e ogni altro genere di avversità afflisce in quel tempo il Dominio ecclesiastico ; e l'anno più funesto fu il 1527, in cui Roma fu messa a sacco. La scuola di Raffaele si dissipò, e si disperse, gli eredi delle sue massime o morirono, o si stabilirono altrove ; e sotto il Pontificato di Paolo III, il solo Pierino del Vaga sosteneva il credito della scuola. »

8. B. CELLINI, *La Vita...*, éd. G.D. Bonino, Turin, 1973, par exemple livre 1<sup>er</sup> chap. xxx, p. 61 sq. Cf. *infra*, chap. v.

monde chrétien<sup>9</sup>. Dans la monarchie centralisée de l'Église l'administration risquait toujours, selon les cas, de décevoir, d'irriter, de scandaliser, quand on avait affaire à l'énorme machine de la Curie. Il y avait surtout pour beaucoup d'esprits quelque chose de dangereux et d'absurde dans le récent développement de la politique territoriale et militaire de la papauté ; Léon X et Clément VII avaient hérité de la situation en vedette mais aventureuse créée par Jules II. Au respect dû au Pontife se mêlait irrésistiblement l'admiration ou la suspicion que s'attirait le chef de l'État romain. Érasme, au retour d'Italie, produisit, ironique et inquiet, *l'Éloge de la folie* (1511) : si le monde est insensé, l'Église y est pour beaucoup. Certes, le paysage de la ville lui plaisait et il en parlera plus tard avec une certaine affection, mais sur un ton bien différent de l'Arétin, car le fond de sa pensée, exprimé plus tard dans le *Ciceronianus* de 1528, était déjà que le centre romain, avec ses manies de style élégant et de pompe antique, n'est finalement qu'un repaire de paganisme<sup>10</sup>.

L'idée se répandait de plus en plus que pour être bon chrétien il valait mieux ne pas aller à Rome. Dans quelle mesure le souvenir de son court séjour chez les Augustins de Santa Maria del Popolo en 1511 a-t-il entretenu chez Luther la volonté de rompre qui éclata en 1517 et dont les accents terribles retentirent tout

9. La critique de la Curie et les polémiques antiromaines sont un des traits de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance : le courant hussite continuait à l'exprimer en Europe centrale, le mouvement *piagnone* le cristallisa en Italie.

Sur la liberté des mœurs et la corruption dans la Rome de la Renaissance, voir L. VON PASTOR, *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*, Fribourg-en-Br., 1886-1907 ; trad. franç. *Histoire des Papes depuis la fin du Moyen Âge*, Paris, 1888-1934 (désormais cité : PASTOR), vol. V, 1898, Introduction, et p. 339 sq.

10. A. RENAUDET, *Érasme et l'Italie*, Genève, 1954. Voir *infra*, chap. IV. Sur les observations satiriques d'Érasme sur le climat guerrier de la capitale, qui l'horrifia : R. P. ADAMS, *The Better Part of Valor : More, Erasmus, Coht and Vives on Humanism, War and Peace, 1496-1535*, Seattle, 1962, p. 37 sq : « Maudites soient ces guerres qui m'empêchent de jouir d'une région d'Italie qui me plaît chaque jour davantage », lettre à Alde, 1508.

Jules II était entré à Rome le dimanche des Rameaux 1507 avec un « triomphe » militaire sans précédent. Ulrich von Hutten écrivit à cette occasion son féroce *In tempore Julii* : cf. *Opera Hutteni*, Munich, 1859, I, p. 267, cité par H. MILMAN, *Savonarola, Erasmus and other essays*, Londres, 1870, p. 98 sq. À quoi fera écho en 1513 le *Julius exclusus*, qui est plutôt l'œuvre d'un cardinal érasmien que d'Érasme lui-même, selon A. RENAUDET, *op. cit.*, p. 112. Ce dont on peut douter.

au long du pontificat de Clément VII<sup>11</sup> ? Jamais, en tout cas, on n'a parlé de la Ville au-delà des Alpes avec plus de haine et de mépris. Certes, ni Luther ni Érasme n'ont tout vu et tout compris. Nous aurons l'occasion de le préciser. Mais ils en ont vu et compris assez pour se désolidariser définitivement de la *vita romana*, non seulement en ce qui concerne la gestion des affaires de la chrétienté, mais plus généralement pour le mélange constant, et odieux à leurs yeux, de profane et de sacré, d'Antiquité revécue et d'usages chrétiens.

À Rome même il existait une sorte d'autocritique permanente avec les pasquinades populaires et les pamphlets acerbes, qui émanaient souvent de personnalités proches du pouvoir, comme les *capitoli* de Berni, secrétaire de 1524 à 1532 du dataire Giberti<sup>12</sup>. L'Arétin en retiendra la leçon. Le ton de la satire était à la Renaissance d'une extrême violence ; il pouvait devenir féroce, comme au temps d'Adrien VI<sup>13</sup>. Ces excès verbaux faisaient partie des usages romains, mais ils entretenaient l'impression que la Ville était le lieu de luttes locales peu édifiantes. Rome, vue ou imaginée de loin, était de plus en plus l'objet d'une dénonciation globale, sans nuances, amplifiée par la perspective eschatologique, qu'une partie de la chrétienté associait maintenant à la crise européenne, aux troubles de l'Église. On tenait de moins en moins compte des efforts tentés régulièrement pour lutter contre les abus doctrinaux ou moraux, contre le relâchement des mœurs du clergé... Le concile du Latran (1513), par exemple, avait pris de nombreuses initiatives en ce sens<sup>14</sup>. On avait à tort ou à raison le

11. Luther à Rome : O. WALZ, « Zur Kritik der Lutherlegende : Luthers Romreise », dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, II (1877-1878), p. 611 sq. ; H. BOEHMER, *Luthers Romfahrt*, Berlin, 1914.

G. K. BROWN, *Italy and the Reformation to 1550*, Oxford, 1933, contient pour nous peu de matériel utile.

12. E. CHIORBOLI, *Francesco Berni, Poesie e Prose*, Florence, 1934.

13. Voir *infra*, chap. IV.

14. FLICHE et MARTIN, *Histoire de l'Église*, XV : R. AUBENAS et R. RICARD, *L'Église de la Renaissance (1449-1517)*, s. 1., 1951, p. 187 : mesures pour renforcer les études théologiques (1513), refréner le luxe des cardinaux (bulle *Supernae dispositionis arbitrio*, 1514), empêcher la prédication de faire trop de part aux pronostications et prophéties apocalyptiques, etc.

sentiment qu'elles allaient rester lettre morte ou que, de toute façon, elles ne suffisaient pas.

Rome était le centre d'une activité cosmopolite extraordinaire : l'administration ecclésiastique supposait un personnel énorme ; plus que jamais les problèmes internationaux qui, depuis la descente des Français en 1494, passaient pratiquement toujours par l'Italie, se négociaient à Rome<sup>15</sup>. Et naturellement, à des périodes favorables comme les pontificats de Jules II, de Léon X, de Clément VII, les mouvements de la culture prenaient une telle importance que tous les regards du monde intellectuel et artistique se tournaient également vers Rome. Cette étroite association et, si l'on veut, cette confusion de la politique, de la religion et de la culture, avaient toujours été caractéristiques de la Ville. Comme aujourd'hui encore, c'était déjà et cela a toujours dû être pour l'Occident chrétien ou même au temps de l'Empire païen, sa fascination et sa singularité. Ce symbole d'une plénitude unique est ce qui permet à Dante d'aspirer à être « *sanza fine cive/Di quella Roma onde Cristo è romano* »<sup>16</sup>. On a, à juste titre, insisté sur la sévérité avec laquelle Gilles de Viterbe pouvait au temps de Jules II s'adresser à la Curie. Ce vicaire général des Augustins semble parfois rejoindre le ton acerbe d'un autre moine augustin qu'il a peut-être rencontré à Rome... Mais Gilles n'aperçoit aucune contradiction entre la critique des mœurs romaines et l'exigence d'une autorité accrue du Saint-Siège, entre le rêve d'un retour à la simplicité et le devoir de magnificence. Il encourage Léon X à poursuivre l'œuvre gigantesque du nouveau Saint-Pierre, ce qui, entre autres, signifie qu'il approuve les campagnes d'indulgences nécessaires pour attirer les fonds, sans soupçonner la catastrophe qu'elles vont provoquer<sup>17</sup>. Un certain luxe liturgique et la splen-

15. Sur la politique « internationale » et Rome : J. FRAIKIN, *Nonciatures de France. Nonciatures de Clément VII*, 2 vol., Paris, 1906, Introduction, p. xxxv sq. : « La politique de Clément VII et les nonces. »

16. *Purgatoire*, XXXII, v. 101-102. Voir P. ARGARI « La Roma di Dante », dans *Studi su Dante*, vol. VII, Rome, 1944, p. 169 sq. Sur la force d'attraction de Rome, M. R. SCHERER, *Marvels of Ancient Rome*, New York, 1955, reste une bonne introduction.

17. E. MASSA, « Egidio da Viterbo, Machiavelli, Lutero e il pessimismo cristiano », dans *Umanesimo e Machiavellismo*, Padoue, 1949, p. 75 sq.

deur monumentale apparaissent comme une vocation de la Rome pontificale.

Au seul examen des guides, on s'aperçoit vite que le tourisme pieux associait déjà inextricablement les *mirabilia* du christianisme et de l'antiquité dans une même célébration de la Ville supérieure à toutes les villes<sup>18</sup>. Cet amalgame constant, ces deux histoires mêlées dotaient Rome d'une attirance quasi magnétique pour les intellectuels, les poètes et les artistes, comme pour la foule des pèlerins et des fidèles. Pour la conscience commune, il était évident que la capitale de la chrétienté bénéficiait d'une immunité providentielle ; celle-ci était même proclamée avec assurance — on va le voir — dans les décors les plus fameux du Vatican<sup>19</sup>. La notion d'*italianità* affleurerait périodiquement dans les esprits à travers les difficultés et les épreuves des guerres ; elle se dissolvait aussi vite dans les rivalités et dans les mauvais coups où étaient toujours capables de retomber les petits et les grands États de la péninsule. Mais elle ne pouvait être dissociée de celle de *romanità*, et prenait alors une riche coloration affective. Comme F. Chabod l'a bien marqué, la langue en pleine refonte « littéraire », la culture en pleine expansion, les arts en pleine affirmation y jouaient un rôle important et même inhabituel qui survivait aux déceptions politiques, sans pouvoir, bien entendu, y suppléer<sup>20</sup>. De telle sorte qu'aucune « nation » n'a été plus consciente de sa capacité, de son impuissance et de ses malheurs que celle-là.

J. O' MALLEY, *Giles of Viterbo on Church and Reformation. A Study in Renaissance Thought*, Leyde, 1968, chap. v.

Le bref de Léon X, autorisant les quêtes dans la chrétienté : *Breve Leonis X Papae quo indulgentiam plenariam concedit elemosynas praebentibus*, a été publié dans *Analecta Augustiniana*, VI (1921-1922), pp. 26-28.

18. Sur les guides et la notion des *mirabilia* : O. POLLAK et L. SCHUDT, *Le Guide di Roma*, Rome, 1930, rééd. 1971 ; F. MORGAN-NICHOLS, *The Marvels of Rome*, Londres, 1889 ; A. GRAF, *Roma nella memoria e nelle immaginazioni del medioevo*, Turin, 1915, reste fondamental. Sur la place particulière de Rome dans le « mythe » de la Renaissance, nous nous permettons de renvoyer à nos observations dans *Le mythe de la Renaissance*, Genève, 1969, p. 216 sq.

19. Voir *infra*, chap. II, 1.

20. F. CHABOD, « Il Rinascimento », dans *Problemi storici e orientamenti storiografici*, Côme, 1942, 2<sup>e</sup> éd. : *Questioni di storia moderna*, Milan, 1948. Cf. D. CANTIMORI, « Chabod storico della vita religiosa italiana del 500' », dans *Rivista storica italiana*, LXXII (1960), pp. 687-711, repris dans *Storici e Storia*, Turin, 1971, p. 315 sq.

Il en est peut-être de l'histoire comme de la géologie ; les stratifications et les configurations profondes n'apparaissent pas facilement. Toutefois « l'étude des tremblements de terre ou séismes est le plus puissant moyen dont nous disposons pour connaître l'intérieur de notre globe, au travers duquel ils se propagent »<sup>21</sup>. L'examen de certaines catastrophes majeures est peut-être, par analogie, un moyen puissant de déceler dans l'ébranlement général d'une société les forces qui assuraient sa cohésion relative et de reconnaître à travers les mouvements élémentaires de l'effroi, de la désolation et de la honte des ressorts qu'on voit rarement paraître à nu. L'opposition des catégories sociales et l'appétit de possession propres à toute collectivité montrent alors leur dure réalité ; il serait naïf de croire que ces seules données rendent compte de tout. Avant, pendant, après une grande tragédie collective, il se dégage, comme les vagues de chaleur suffocante dans un incendie, des bouffées irrépressibles de l'imaginaire. Dans les secousses de la cruauté et de la terreur<sup>22</sup>, les modalités de celui-ci apparaissent avec toute leur puissance et leur capacité propre de développement. Le sac de Rome a été révélateur. Nous allons tenter de l'établir.

Les événements de 1527, les circonstances et le déroulement du sac, ont fait l'objet d'un nombre immense de publications, dont l'essentiel a été recueilli dans la vieille et stimulante chronique romaine de Gregorovius (1859-1872), complétée par l'énorme récit documentaire de L. von Pastor (1886-1907), le répertoire de H. Schulz (1894). Depuis lors on ne relève guère que des adjonctions et des précisions de détail, au moins jusqu'à certains

21. J. COULOMB, « L'étude de la terre par les ondes sismiques », dans *La Terre*, Bibl. de la Pléiade, Paris, 1959, p. 101.

22. Cet aspect a été abondamment traité, en particulier dans l'ouvrage de PASTOR, vol. IX, 1913, *Pontificat de Clément VII*, chap. iv.

D. CANTIMORI dans l'introduction à L. RANKE, *Storia dei Papi* (trad. ital.), Florence, 1959, reprise dans *Storici e Storia*, Turin, 1971, p. 172 sq., a bien montré comment l'ouvrage de Pastor a été la réponse de l'érudition catholique à l'histoire protestante de Ranke. Les conclusions des historiens sur la nature exacte des exactions et des sacrilèges ont souvent été infléchies par les préoccupations confessionnelles. Ranke s'est fait un devoir de minimiser systématiquement les excès des troupes allemandes ; aussi Pastor (IX, p. 306, n. 2) a-t-il pu noter : « Ranke voit dans ces excès des lansquenets de simples plaisanteries où "leur esprit évangélique se déridait". »

ouvrages récents, dont il convient de dire un mot<sup>23</sup>. J. Hook (1972) a voulu apporter à la narration historique plus de clarté et de précision ; les fils des multiples intrigues diplomatiques, militaires, religieuses, y sont patiemment déroulés<sup>24</sup>. Nous avons tenu compte de cette restitution attentive des va-et-vient, des incidents, des données statistiques probables, du rôle des personnalités. Mais nous avons dû remonter constamment aux sources d'information, parce que nous n'y cherchions pas la même chose ; le déroulement même des événements ne rencontre qu'incidemment nos préoccupations ; nous procédons à une interrogation différente de l'histoire. Nous la croyons justifiée parce que l'enchaînement des faits est plein d'obscurité et d'étrangetés. Dans cette suite peu commune de mouvements troubles, de paniques, de défaillances, d'attentats et de désordres inouïs, l'irrationnel et le fortuit nous semblent avoir une part trop forte pour ne pas intriguer. Ce n'est pas un beau spectacle, mais il est parfois nécessaire de scruter les détours de la violence et le comportement incertain des victimes. Des circonstances comme celles de 1527 mettent l'individu en stricte dépendance de la « psychologie collective » ; une conjoncture exceptionnelle nous met en présence de cet ensemble de réflexes, de préjugés, de barrages mentaux, de fictions-refuges que nous réunissons aujourd'hui plus ou moins adroitement dans le terme de « mentalité ». Il fallait tenter d'exprimer ce qu'il en est dans une épouvantable tragédie, qui compte beaucoup de vilains et fort peu de héros. Devant descendre très bas, il importait d'aborder cette phase trouble de la Renaissance à l'aide, si possible, des notions et des termes qui furent ceux de l'époque. On a tenté de retrouver son langage. Non sans une satisfaction croissante de chercheur, nous avons vu que les aspects spécifiques de l'événement ouvraient autant de chapitres à peu près inédits de l'histoire des arts. D'abord le rôle et, si l'on peut dire, le poids

23. Nous n'avons pu consulter S. MAURANO, *Il Sacco di Roma*, Milan, 1967.

24. J. HOOK, *The Sack of Rome, 1527* (désormais cité : J. HOOK), Londres, 1972. À quoi on ajoutera un excellent article du même auteur : « The destruction of the "new Italia", Venice and Papacy in collision », dans *Italian Studies*, XXVIII (1973), p. 10 sq.



spécifique des images dans la guerre des propagandes qui a précédé la descente du connétable de Bourbon et de ses lansquenets ; ensuite l'importance de ces objets, pièces d'orfèvrerie, reliquaires, œuvres d'art qui ont tant compté dans le pillage ; enfin le comportement et le sort, très variables, des personnalités d'artistes emportés par la tourmente. Toutes sortes de compléments nous paraissaient donc devoir être apportés en ce sens à la narration traditionnelle.

Dans un ouvrage plus récent et de lecture aisée sur la Rome du XVI<sup>e</sup> siècle, est exposée avec verve l'aptitude de la société cosmopolite et confuse groupée autour de la Curie et vivant avec elle à surmonter ses multiples contradictions, ou, du moins, à vivre et à se maintenir avec elles<sup>25</sup>. Nous avons trouvé là, après coup, vivement dessiné — mais non interprété — le paysage urbain et social qu'il nous avait fallu reconstituer pour situer l'analyse du fatal 1527. La thèse répond à ce qui est généralement admis. Quand on considère le comportement anarchique des Romains, l'agitation et l'instabilité de la Curie, le contraste constant entre le prestige et la réalité, on s'étonne moins de l'effondrement et des horreurs du sac<sup>26</sup>. Le désastre tend à rentrer dans la continuité de l'histoire et l'on n'éprouve plus de nécessité de donner trop de relief à cette péripétie. Elle créa quelque temps un vide incontestable, mais on ne voit pas qu'elle ait marqué une rupture profon-

25. P. PARTNER, *Renaissance Rome, 1500-1559. A Portrait of a Society*, University of California Press, 1976, p. 33 : « There seems to be no good reason for making a clean break in the social history of sixteenth century Rome on account of the Sack of 1527. » Voir notre recension dans *Journal of the Society of Architectural Historians*, vol. XXXVII (1978). Le point de vue de l'« histoire sociale » qui est celui de la continuité matérielle et démographique, paraît ici limité ; la population de Rome a subi un bouleversement plus profond que ne l'indique l'auteur, à la suite de J. DELUMEAU, *Vie économique et sociale de Rome dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1959. Certes les institutions ecclésiastiques se sont reconstituées, mais le pontificat de Paul III a eu un « style » complètement différent de celui de Clément, comme nous avons essayé de l'exposer dans le chapitre sur les Farnèse du recueil collectif *Le Palais Farnèse*, Rome, 1982.

26. Sur l'incroyable instabilité du gouvernement de Rome, les témoignages sont innombrables. Sa faiblesse interne étonnait et inquiétait particulièrement les Vénitiens. J. BURCKHARDT, *op. cit.*, p. 322, a cité Girolamo Negro, de Venise, qui annonçait des catastrophes : « L'existence de cet État ne tient qu'à un fil. Dieu veuille que nous ne soyons pas bientôt obligés de fuir à Avignon... » (17 mars 1523).

de. Dans les manuels, la date de 1527 est devenue le repère comode pour le découpage de l'histoire, et rien de plus<sup>27</sup>.

Nous pensons qu'il faut plutôt se ranger à l'avis exprimé il y a près d'un siècle par un grand érudit des choses romaines : « Cet événement funeste a coupé pour ainsi dire en deux le cours de la vie romaine, brisant traditions et coutumes, tandis que la lutte contre la Réforme transformait profondément les esprits<sup>28</sup>. » C'est ainsi — pensait Gnoli, en exagérant peut-être cet aspect particulier — qu'au Pasquin « littéraire » d'autrefois succède une autre attitude, une autre pratique, d'un ton plus âpre et plus lourd<sup>29</sup>. Plus généralement, on peut observer dans tous les domaines, diplomatique, religieux, politique, culturel, urbanistique, artistique, une ou des conséquences graves des événements de 1527 et des années suivantes. Dans une humiliation sans précédent de la Ville, de la papauté, de l'*italianità*, le malheur a fait éclater au grand jour, à la face de l'étranger, les tensions de cette société contradictoire et, en un sens, artificielle que constituait la cité pontificale, mais aussi cette absence presque totale de « sentiment national » dans la péninsule, qui a souvent intrigué les historiens italiens. En nous efforçant de définir l'un après l'autre les points de cristallisation, nous avons vu se dessiner une ligne de clivage trop générale et trop marquée pour ne pas mériter d'être interprétée comme une articulation forte, une ligne climatérique pour Rome et le monde italien tout entier. Ce livre est né du besoin de répondre à l'interrogation ainsi posée. On s'est demandé, en somme, s'il n'y avait pas lieu d'étendre à la Ville même, c'est-à-dire à son peuple, à ses notables ecclésiastiques, la phrase saisissante de

27. La tendance à effacer la cassure de 1527 dans une perspective continue de développement est assez générale : P. PECCHIAI, *Roma nel Cinquecento*, Bologne, 1949 ; J. DELUMEAU, *Rome au XVI<sup>e</sup> siècle*, 2 vol., Paris, 1957 et 1959, éd. en un vol., Paris, 1975, p. 227 : « Il est vrai qu'elle connut les horreurs du sac, mais l'essor de la ville n'en fut que momentanément arrêté. »

P. PORTOGHESI, *Roma del Rinascimento*, Rome, s. d., trad. angl., Londres, 1977, a adopté — non sans raison, mais d'une manière un peu trop rapide — la césure de 1527 pour l'histoire architecturale et urbanistique de la ville.

28. V. CIAN, « La coscienza politica nazionale nel Rinascimento », dans *Scritti minori*, Turin, 1934, vol. II, p. 143 sq. Et *infra*, chap. IV.

29. D. GNOLI, « Le origini di Maestro Pasquino », dans *Nuova Antologia*, XXV (1890), 7, p. 51 sq.

Sebastiano del Piombo qui, des années après, hésitant à retourner auprès de Clément, écrit à Michel-Ange : « *Ancora non mi par esser quello Bastiano che io era inanti el Sacco*<sup>30</sup>. » Mais comment rendre compte d'un vertige ?

Pour l'approche « sociologique » ou globale, qui fait partie de nos simplifications, l'accident historique n'entre pas assez en ligne de compte. Le « fortuit » comme le sentiment de fatalité ne s'imposent à l'historien que lorsqu'ils sont signifiés et amplifiés par la conscience collective. Et c'est le cas pour le sac de Rome. Le glissement qui, en quelques années, a jeté la capitale de la chrétienté dans l'abîme est dû à une accumulation de circonstances, dont le détail était imprévisible, mais où l'on observe remarquablement les conséquences irréparables des moindres fautes. Le cardinal Jules de Médicis, un prélat dont la dignité n'était pas mensongère, avait été élu pape non sans peine le 19 novembre 1523 (*ill. 1*). Par réaction contre le bref pontificat du Néerlandais Adrien VI (janvier 1522-septembre 1523) dont la volonté de réforme et l'esprit d'austérité s'étaient soldés par une impopularité générale, on voulait un diplomate, un prince éclairé ; on l'avait trouvé avec le neveu de Laurent le Magnifique ; mais l'élection se fit aux dépens du cardinal Farnèse, un Romain, dont il est permis de penser qu'il aurait mieux affronté que le brillant Clément la montée des périls. C'est lui qui sera appelé en 1534 pour réparer la catastrophe. Dix ans plus tôt, il aurait probablement évité les pièges où la finesse florentine de Clément a été prise.

Sous Léon X, plusieurs faits nouveaux s'étaient produits, qui réclamaient beaucoup de savoir-faire du pouvoir pontifical : l'envahissement des services, des négoce, des banques par des Florentins, clientèle médicéenne, phénomène qui s'amplifiera sous Clément<sup>31</sup> ; l'avènement en France avec François d'Angoulême,

30. G. MILANESI, *Les Correspondants de Michel-Ange*, I, *Sebastiano del Piombo*, Paris, 1890, p. 38, lettre du 24 février 1531. G. POGGI, *Il carteggio di Michelangelo*, éd. P. BAROCCHI et R. RISTORI, vol. III, Florence, 1973, n° DCCCXI, p. 299. Cf. *infra*, chap. v.

31. Voir PASTOR, VII, p. 17, sur la joie des marchands florentins de Rome à la nouvelle de l'élection de Léon X. Sur les artistes florentins et les écrivains toscans sous Clément VII, voir *infra*, chap. v.



1. Sebastiano del Piombo, *Portrait de Clément VII jeune*,  
ca 1525. Naples, Capodimonte.



**ANDRÉ CHASTEL**

## **Le sac de Rome, 1527** **Du premier maniérisme à la Contre-Réforme**

*Le sac de Rome* n'étudie pas l'expédition guerrière du connétable de Bourbon qui a ravagé Rome, dernière manifestation des grandes razzias médiévales ; ce qui intéresse André Chastel, professeur d'histoire de l'art au Collège de France, décédé en 1990, ce sont les retentissements de l'événement et ses significations symboliques, le bouleversement des esprits et de la production artistique. Pour la première fois dans l'histoire, au lendemain de l'invention de l'imprimerie, une « presse à sensation » intervient avec l'explosion des libelles, des estampes, des feuilles volantes répandus en France et en Allemagne, la diffusion dans le Nord germanique des pamphlets de propagande, qui dénoncent la Babylone diabolique de la Chrétienté. Toutes ces données qu'on avait jusqu'ici négligé de regrouper commandent la nouvelle étude du drame militaire, politique et religieux qui aboutit à la catastrophe sanglante de mai 1527.

Vasari enregistrait comme un fait remarquable la dispersion des peintres, graveurs, architectes frappés par l'invasion de Rome et obligés de fuir à Gênes, à Sienne, à Venise ou même, comme le Rosso, en France. Et à sa suite, la tradition voulait que l'événement marquât le passage, en Italie, de la haute Renaissance au Baroque. Pour André Chastel, ce que le sac a tué, c'est plutôt la première naissance du maniérisme : une quantité d'œuvres d'art ont été pillées, brisées, souvent perdues. Un style original et élégant se manifestait, dès 1525, dans les œuvres de Pierino del Vaga, de Peruzzi, de Polidoro, du Parmesan ou du Rosso, style clémentin inspiré d'un retour à l'antique et brisé en plein essor.

La rentrée à Rome, en 1528, d'un pape qui porte la barbe pénitentielle marque le temps des réconciliations et des mesures expiatoires parmi lesquelles, à certains égards, *Le Jugement dernier* de Michel-Ange, conclusion riche en interprétations multiples sur la catastrophe. Statues, médailles, fresques et tombeaux : les œuvres d'art révèlent la sanction durable du drame restitué dans sa complexité.

79 illustrations.

École de Giulio Romano :  
« Devise de Clément VII écrite, sculptée et peinte par les Arts ».  
Vatican, salle de Constantin.  
Photo Archivio Fotografico Gallerie e Musei Vaticani.



9

782070 232482



84-IX

Extrait de la publication

A 23248 ISBN 2-07-023248-4